

## Retour aux sources

Ma Lila,

Mon accouchement. Je me libérais de toi, et toi de moi. Trois kilos et quelques... c'est à dire rien, mais ce rien qui me fuyait a tout fait basculer. Pas plus légère pour autant, la gravité de l'instant me rapportait à la responsabilité, celle de te protéger et de te faire grandir. Sac vide à l'enveloppe flottante, la peau de mon ventre, tendue jusque-là comme un tambour où le boum-boum de ton cœur heurtait le stéthoscope à cent à l'heure, s'est relâchée. Joie et soulagement d'accueillir notre pousse d'espérance. Confiante aussi dans la nature et mes efforts pour retrouver mon corps et mes formes d'avant. Souci dérisoire, peut-être, mais je contrecarrais le pli des femmes à accepter leurs déformations familières comme le témoignage de leur don à la procréation. Je nous aimerais toutes les deux.

En même temps que ma peau se retendait, s'occuper de toi, reprendre le travail, apprendre à vivre à trois en préservant nos liens, rien ne provoquait l'ennui ! Que ton existence émane de notre union transméditerranéenne m'émerveillait. Mon exaltation décidait du caractère définitif de mon expatriation. Par ton père, ton lieu de naissance, tu fixais un point d'ancrage sur le sol français dont je n'aurais pu t'arracher. Tout ce qui te nourrirait t'influencerait et

exacerberait mon état de mère, saisie entre le ravissement du miracle et le constat de ta fragilité. Sure de l'union harmonieuse avec Geoffroy, t'imaginer conquise par un monde que je m'efforçais de m'approprier ranimait ma crainte de perdre les jalons de mon enfance et de ma jeunesse, et de me séparer de ma famille. Je ne l'ai jamais regretté, mais mon éloignement créait une situation que tu n'avais pas choisie. Mon imagination se blessait parfois à te voir, sinon déchirée, étirée entre deux pays ; le Maroc n'avait pas moins de raisons de t'attirer que la France de te garder. En grandissant, tu découvrais les sources de notre couple ; que tu les aies intégrées et comprises ne gommait pas ta différence d'avec les Français et des Marocains ni ta faculté d'apprécier les uns et les autres.

Je suis fière aujourd'hui qu'avec Geoffroy nous ayons laissé le chemin dégagé vers l'autre côte, côte que tu n'as jamais vue comme un ailleurs, mais en écho de notre vie. Tu étais le symbole, sinon l'unique résultat, de nos espoirs. Dès que les tensions se sont apaisées avec tes grands-parents maternels, la boucle était bouclée. Nous aurions pu nous en passer, on ne construit rien sans lutter contre la pesanteur qui révèle l'édifice plus digne dans son élévation, mais leur reconnaissance m'a rendue plus sûre de moi, plus juste avec toi.

Ma compréhension de notre relation était marquée par l'expérience de mon enfance ; te voir naître en France, d'un père français, remettait en cause mes repères jusqu'aux plus inconscients. Certes, avant d'arriver, j'étais imprégnée de culture française, pas moins que la majorité des femmes du même âge, mais j'anticipais et discernais difficilement les représentations de notre entourage. Seul le langage partagé avec des professionnels prolongeait mes connaissances

acquises à l'école d'architecture ; les tournures d'esprit, les développements me paraissaient naturels, oubliant qu'ils ne procédaient que d'une culture technique. Au moins, cette entente de surface contribuait à mon intégration dans une partie de la société. Le temps de poser ma graine.

T'accueillir, t'élever, c'était reconstruire, et réparer peut-être, ce que j'avais démonté en quittant mon pays et ma famille, même si j'étais soucieuse de préserver mon histoire. Je réprouvais l'obsession d'une île où nous n'aurions été que tous les trois. Pour protéger notre couple, je m'encourageais à m'affirmer dans ce pays qui serait le tien. Je crois avoir très tôt imaginé ton départ de la maison. Peut-être que je me répète, mais la fusion me faisait peur, je luttais contre elle pour te laisser t'absorber par un pays qui n'était pas encore le mien et que tu connaissais mille fois mieux que moi. C'était comme avec ton père quelques mois auparavant ; sans besoin d'être sous sa protection, j'avais peur de m'abandonner à lui comme les femmes de mon pays à leur mari dont j'ai dû emporter quelques stigmates... Maintenir ma vigilance, conserver la conscience de notre relation malgré nos habitudes était vital pour rester ouverte à nos proches et aux nouvelles rencontres.

Nous étions *nous*, — non pas fusionnelles, je voulais éviter ce risque accru avec une fille unique —, imbriquées comme deux pièces dont l'assemblage donnerait un sens qui perdurerait au moment de notre *séparation*. Le geste ou le souci de l'une touchait l'autre ! Mais je n'ai jamais cessé de ressentir l'amour que nous échangeions. Tu es partie, je ne suis plus tout à fait la même alors qu'au plus profond de moi, rien n'a changé. Un espace s'est créé autour de moi. Par qui d'autre ou par quoi vais-je me laisser happer ?

Ou bien est-ce de l'intérieur que je vais laisser pousser ce qui avait besoin de l'exclusivité ? Oser se dire que l'on est soudain libérée lorsque sa maison se délie de son enfant... Mais le vide s'est vite rempli du bonheur de te savoir affranchie de nous et pleine d'espérance. À ne plus te voir grandir à la vitesse d'un bambou, je me sens rajeunie.

Premier accouchement d'une petite fille, parfaite, donc ! Second d'une jeune femme qui me laisse le vide de sa chambre, là où le chat s'abandonne maintenant à ses siestes et ses nuits. De ce vide, je ne suis pas chagrinée, mais il crée une distance qui change mon regard sur toi et notre relation. Continueras-tu à te confier à moi ? Nos sujets de conversation vont certainement évoluer et je ne te demande pas de tout me raconter !

Je suis heureuse que Soumaya soit passée te voir. Elle ne m'en a rien raconté ; à elle, tu peux tout dire !